

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François COPPEE

Une mère douloureuse
(conte pour le jour des morts)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 309-313

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Une mère douloureuse

(Conte pour le jour des morts)

— Non, je ne prierai plus !... Il a été trop méchant pour moi, ce bon Dieu dont on me parlait dans le temps, au catéchisme, puisqu'il a laissé mourir mon pauvre petit Félix, mon fils, mon enfant, qui était ma seule raison de supporter cette gueuse de vie... Dire que pendant sa maladie j'ai essayé de me rappeler toutes les mômeries qu'on m'a apprises autrefois quand j'allais chez les Soeurs... La scarlatine me l'a tué tout de même, mon Félix, et tout à l'heure on l'a mis dans le trou, aux Champs de Navets... Mon cher petit garçon, il n'avait que quatre ans, et il était déjà si caressant, si gentil... Comme il me sautait au cou, comme il disait bien : « Ah ! voilà maman ! » quand je venais le chercher tous les soirs, à l'école maternelle... Mort, il est mort !... Est-ce qu'on peut croire qu'il existe, le bon Dieu, après ces horreurs-là ?... Tant pis ! Ils ont peut-être raison, dans le faubourg, ceux qui crient : « A bas la calotte !... » L'ai-je assez supplié, pourtant, ce fameux bon Dieu, auprès du berceau de mon pauvre gosse, pendant que je tenais sa main brûlante de fièvre... Mais c'est bien fini, je ne prierai plus... Non, plus jamais !... plus jamais !

La malheureuse mère, à qui la douleur arrachait ces paroles affreuses, parlait tout haut, bien qu'elle fût seule dans sa chambre.

Elle revenait du lointain cimetière de Bagneux, où elle était allée seulement accompagnée d'une voisine, pauvre ouvrière comme elle, et de la concierge de la maison, en marchant derrière les deux croquemorts qui portaient sur un brancard le petit cercueil enveloppé d'un

drap blanc. Le bas de sa jupe noire et ses chaussures étaient encore souillés par la boue de la fosse commune, et elle venait de jeter son méchant chapeau de deuil que côtoyait encore le berceau du petit mort.

Le lugubre logis ! Outre les deux couchettes, il n'y avait là, comme meubles, qu'une vieille commode d'acajou, quatre chaises de paille, une table boiteuse qu'encombraient un grand fouillis de lingerie — l'ouvrage fait ou à faire — et, bien entendu, la machine à coudre.

C'était au sixième étage d'une énorme maison, encrassée de misère, grouillante de travail. A travers les rideaux de l'unique fenêtre, on apercevait un confus amas de toits, de cheminées, et un morceau de ciel d'hiver, sale et brumeux, dans lequel un massif tuyau d'usine, tout proche, répandait l'épais et noir bouillonnement de sa fumée.

Comme la nuit tombait, la femme qui était là alluma sa lampe à pétrole, essuya, d'un brusque revers de main, ses yeux pleins de larmes et s'installa près de la table, le pied sur la pédale de sa machine ; car, pour gagner son pain, la lingère devait travailler treize ou quatorze heures par jour, et les misérables, même dans les jours de pire chagrin, n'ont pas le droit d'interrompre leur labeur.

Cependant, après avoir placé l'étoffe sous l'aiguille mécanique, l'infortunée promena son regard autour d'elle. Elle reconnut, parmi les nippes accrochées à la muraille, les vêtements de l'enfant mort, vit, dans un coin de la chambre, un cheval de bois peint dont il s'était naïvement amusé et elle murmura avec un profond sanglot :

— Mon pauvre petit !

La vie avait été très dure pour Rosalie Vidal. Fille unique d'un pauvre ménage, elle devenait orpheline à 19 ans et restait seule au monde. Adroite et courageuse, assez jolie, foncièrement honnête, elle eût pu être heureuse, si elle avait épousé un brave garçon, laborieux comme elle. Mais non, à vingt-deux ans, elle se maria — comme on se marie dans le faubourg parisien, par le hasard d'une rencontre ou d'un voisinage — avec un drôle, soit disant électricien, mais surtout braillard de comités et de réunions politiques, qui l'éblouit par de belles phrases. Cet incorrigible fainéant, cet orateur infatigable devant les comptoirs de zinc, se fit nourrir — ou à peu près — par sa femme, la maltraita de toutes les façons, la frappa même, et, fatigué d'elle enfin, mit en pratique l'union libre en abandonnant la malheureuse ou — pour employer l'ignoble, mais si énergique expression de l'argot — en la « plaquant » avec un petit garçon nouveau-né.

« Plaquer » ? Oui, le mot fait frémir. Comme il exprime bien l'horrible détresse d'une pauvre femme jetée violemment à terre comme un objet de rebut et s'y écrasant dans la fange ! On sait trop, hélas ! que

cette monstrueuse action n'est pas très rare dans la populace des grandes villes.

Rosalie fut donc « plaquée » par son infâme mari, mais la maternité la sauva des dangers de la misère et de l'abandon. Ayant perdu, d'ailleurs, quoique encore jeune, toute trace de beauté, travaillant nuit et jour, s'épuisant de fatigue, mais avec une sorte d'heureuse ivresse, — car c'était pour son enfant — elle fut mère exclusivement, éperdument.

Tous ses malheurs étaient effacés de sa mémoire. Il lui semblait maintenant n'avoir vécu que depuis la naissance de son fils. Le jour où il avait balbutié « maman » pour la première fois, le jour où il avait fait deux ou trois pas en chancelant, étaient pour elle des dates radieuses. Elle passait des minutes de délices à le contempler, à l'admirer. Comme il était à ses yeux, le plus beau des enfants, il en serait certainement le plus intelligent et le meilleur. D'abord, elle se tuerait à la besogne — et avec quelle joie ! — pour le bien élever, pour en faire un honnête homme.

Pendant quatre années, Rosalie, logée dans ce taudis, s'imposait mille privations, pour que son Félix ne manquât de rien. Rosalie, toujours travaillant, toujours inclinée sur sa machine, mais tout près de son enfant bien-aimé, vécut dans cette atmosphère, enchantée par le rêve et par l'espoir, que connaissent toutes les bonnes mères.

Aussi, quand le petit Félix tomba malade elle fut bouleversée de terreur. Oh ! tout de suite, elle pria. Oui, elle pria, cette femme qui se souvenait à peine des prières de son enfance, et qui, dans le milieu où elle vécut, ayant eu pour mari un mangeur de curés, ne songeait jamais à la religion. Elle pria comme elle put, instinctivement, mais avec des larmes, et de tout son cœur, de toutes ses forces. L'enfant était mort quand même !

A présent, elle était là, toute seule, dans cette chambre hideuse, devant ce berceau vide, entendant toujours retentir dans son cerveau le bruit des premières pelletées de terre sur le petit cercueil. Elle se disait que sa prière n'avait pas sauvé son enfant, que Dieu ne l'avait pas écoutée, n'avait pas eu pitié d'elle et elle l'insultait et le niait en même temps, avec cette absurde colère des désespérés, qui est, hélas ! vieille comme le monde.

Cependant, Rosalie, accablée, écrasée par sa douleur, ne parvenait pas à se remettre au travail, et ses regards errants s'arrêtèrent alors sur une image de piété que, pendant la maladie du petit Félix, une vieille voisine avait épinglée sur le papier de tenture, près du moribond ; une image de quelques sous, grossièrement enluminée et qui représentait la Vierge Marie portant sur ses bras et présentant, pour ainsi dire, avec un geste de tendresse et de fierté, son enfant divin.

Chose singulière ! Devant cette image, aucun nouveau blasphème ne surgit dans la pensée de la mère en deuil. Elle éprouva plutôt un sentiment d'envie.

— Elle est moins malheureuse que moi, celle-là ; elle a son enfant, songea Rosalie. Mais pourquoi donc a-t-elle l'air de me le présenter, de me l'offrir ?... Je n'en veux pas. Ce n'est pas le mien, il n'existe plus... Ah ! malheur ! Dire que j'étais triomphante comme elle, quand je portais mon petit garçon !...

Dans son enfance, la pauvre Rosalie était allée au catéchisme, avait fait sa première communion. De lointains souvenirs lui revinrent.

— J'ai tort de l'envier, la bonne Vierge, après tout, se dit-elle avec ce fond d'équité naïve qui est dans l'âme du peuple. Oui, je me rappelle... Elle l'a perdu, son fils, elle aussi, quand il était devenu un homme, et si bon !... Des méchants l'ont accusé, trahi, condamné injustement et cloué sur une croix par les mains et par les pieds... Elle doit être vraie, tout de même, la belle histoire — si triste ! — que nous racontait le vicaire. Je me souviens maintenant d'autres images — des tableaux, des statues — où on la voit, la pauvre bonne Vierge, embrassant la croix et pleurant, et d'autres encore où le cadavre de son fils est couché sur ses genoux... Me voilà désolée pour toute ma vie, mais elle a souffert plus que n'importe qui, celle-là... Faut être juste...

Quel bienfait que les premiers enseignements chrétiens, que cette semence de consolation qui, tôt ou tard, finit par pousser de nouveau et fleurir sous la rosée des larmes ! Comme une brise de mer, le soir, sur une côte brûlée par le soleil, voilà qu'un souffle d'Évangile rafraîchissait cette âme desséchée par la douleur !

— Oui, rêvait la pauvre femme, c'était beau, c'était bien beau, ce que disait le vicaire. Ce fils mort que la Sainte Vierge a tant pleuré, il a ressuscité parce qu'il était le bon Dieu, et il a assuré que nous ressusciterons tous et qu'alors ceux qui se sont aimés se retrouveront, et pour toujours... Oh ! revoir pour toujours mon petit Félix !... Si c'était possible ? Car c'est trop horrible de penser que c'est lui, lui tout entier, mon cher petit, qui est là-bas dans ce champ de Navets, où je n'aurai jamais assez d'argent pour acheter une concession, lui tout entier qui est là-bas dans cette boîte de sapin sur laquelle le fossoyeur tassait la terre, la piétinant avec ses souliers à clous... Oui, les âmes qui ne meurent pas, l'autre vie où l'on sera toujours heureux et qui ne finira jamais... Le bon Dieu qu'on a crucifié a promis tout cela aux pauvres gens. C'est dans son livre... Voyons, l'âme de mon petit Félix n'est pas morte ! Elle s'est envolée comme un oiseau vers le bon Dieu qui aime tant les enfants et que j'ai vu — je me rappelle encore cette autre image — les attirant autour de sa robe blanche... Voilà ce qu'il faut croire,

ce que je veux croire !.. Comme j'étais bête, comme j'étais stupide, quand je disais que je ne prierais plus... Mais ce que je fais dans ce moment, c'est une prière... Oh ! bonne Sainte Vierge, vous qui savez ce que souffre une mère qui a perdu son fils, et vous, cher enfant Jésus, qui ressemblez à mon pauvre petit, je vous prie et désormais je veux vous prier partout, toujours, chez moi et dans vos églises, afin qu'après ma mort, bientôt, oh ! bientôt, n'est-ce pas ? je retrouve mon Félix auprès de vous deux et que vous me le montriez, comme pour me dire : « Allons, le voilà... Embrasse-le donc ! »

Depuis un moment, celle qui blasphémait tout à l'heure était tombée à genoux. Le visage dans les mains, elle priait avec la ferveur et la sincérité des cœurs simples. Elle pleurait toujours, l'inconsolable, mais ses larmes coulaient plus chaudes et moins amères ; et comme les prêtres avaient dit jadis devant elle que l'âme innocente de l'enfant va droit au ciel et que Dieu en fait un de ses anges, la pauvre mère croyait entendre, autour du berceau désert, un léger frissonnement d'ailes.

François Coppée